

PHILIPPE BOUVARD, UN MAÎTRE DU JOURNALISME

Par Jacques PESSIS, journaliste, membre du Conseil d'Administration du Press Club

Le lundi 24 août, par un matin de grand soleil, une pluie d'hommages et de larmes a salué le départ de Philippe Bouvard. C'est sans doute le seul jour où il ne nous a pas fait rire.

L'humour, avec lequel il a vécu une longue histoire d'amour, a eu une telle importance dans sa vie et tout au long de sa carrière que certains ont fini par oublier ce qui n'a cessé de demeurer essentiel en son cœur et son âme : il était journaliste.

A six ans, il a rédigé et fait imprimer à quelques exemplaires, son premier journal, intitulé « L'épatant ». Il rêvait alors d'exercer cette profession, en dépit des doutes d'un voisin de son immeuble qu'il avait rencontré à l'adolescence, un certain Pierre Lazareff, alors futur directeur de « France Soir ».

De 1952 à 1974, il a multiplié d'innombrables reportages qui dorment aujourd'hui dans les archives du Figaro. Il y a eu la chronique parisienne, dont les piques lui ont valu autant d'amitiés que d'inimitiés, mais aussi des interviews qui lui ont permis à ce petit homme de côtoyer les grands de ce monde. Il a ainsi rencontré tous les Présidents de la Vème République, à l'exception du général de Gaulle, qui lui faisait peur.

Le 23 décembre 1953, le débutant qu'il est alors, assiste, à Versailles, à l'élection surprise de René Coty. Il connaît l'adresse personnelle du nouveau Chef de l'État, et s'y rend immédiatement, avec l'intention d'interviewer Germaine, sa femme. Le scoop va dépasser ses espérances les plus optimistes. Il lui apprend qu'elle est désormais première Dame de France. Le souffle coupé par la stupéfaction, elle murmure, « *qu'est-ce que je vais faire de la tarte que je lui avais préparé pour ce soir ?* ».

Pendant les années où le destin m'a permis de travailler aux côtés de ce père ô combien spirituel, j'ai eu le privilège d'observer sa passion permanente pour l'actualité. Je l'ai vu partir du bureau avec, dans les bras, des piles de journaux qu'il allait lire de la première à la dernière ligne. J'ai appris à vérifier, parfois à plusieurs reprises, la réalité d'une information, avant de la publier. Je l'ai vu reprendre, dans des papiers, un mot qui lui semblait ne pas correspondre à la réalité du sujet qu'il traitait. J'ai compris, grâce à lui, que, dans l'univers des médias, il ne fallait être « ni dupe, ni complice ».

En 70 ans de carrière, il a beaucoup inventé à la radio, à la télévision, mais aussi dans la presse. Il est en effet le premier à avoir titré des articles avec des formules en forme de traits d'esprit. L'un d'entre eux, « Dans un tiroir du deuxième bureau », lui a d'ailleurs valu un prix. Aujourd'hui, bon nombre de quotidiens et magazines ont repris ce principe.

A travers ses multiples casquettes, il n'a cessé de démontrer que le journalisme pouvait mener à tout, à condition de ne pas en sortir.

Transmettre ces leçons aux nouvelles générations est un devoir. Le Press Club de France me semble très bien placé pour y contribuer, et pas seulement, en donnant, pourquoi pas ?, le nom de Philippe Bouvard, à une salle ou un coin, de son espace.